

se sont écoulés depuis cette date. L'Institut, comme je vais vous le montrer, est plus vivace que jamais, et s'il n'a pas la faveur des pouvoirs publics, il a toujours, ce qui vaut mieux, l'approbation du Saint-Siège et la bénédiction de Dieu.

II

Ai-je eu tort, Messieurs, de jeter ainsi un coup d'œil en arrière sur cette extraordinaire vie ? Je ne le crois pas, car il me semble que dans les temps difficiles que nous traversons, nous pouvons y trouver quelques éléments de réconfort et d'espérance. Sans se livrer à des rapprochements puérils, la vie du Bienheureux de La Salle ne ressemble-t-elle pas en effet, par plus d'un point, autant que la vie d'un homme peut ressembler à la vie d'une Œuvre, à celle de l'Institut qu'il a fondé ? Toutes ces mêmes épreuves, rivalités, procès, confiscations, expulsions, calomnies, ont été connues par vous, mes Frères, toutes sauf une : l'abandon de votre archevêque, qui n'a point coutume de ménager les témoignages de sa paternelle sollicitude aux victimes de persécutions injustes. De toutes ces épreuves vous avez comme lui triomphé, et il m'est impossible de ne pas croire que la main de la Providence n'a pas cessé de s'étendre sur vous comme elle s'est étendue sur lui. Je ne suis cependant pas de ceux qui sont disposés à faire intervenir à tout propos la Providence dans les affaires de ce monde. Non pas que je ne croie profondément à son action incessante, mais cette action me paraît s'exercer d'une façon plus certaine dans la vie individuelle des âmes que dans la vie collective des peuples. J'admire souvent avec quelle indiscretion nous la faisons parfois intervenir dans nos luttes de partis ou de peuples, la sommant en quelque sorte d'assurer la victoire à la cause qui nous paraît la meilleure, et tout prêts à l'accuser si cette cause succombe. Mais lorsque quelque grand intérêt religieux est manifestement en cause, il n'est pas défendu de chercher dans la conduite des événements le doigt de Dieu. Il ne me paraît donc pas téméraire de dire qu'en suscitant au dix-septième siècle, c'est-à-dire dans un temps où le peuple était, il faut en convenir, peu de chose, un Saint qui avait à cœur l'instruction du peuple, la prescience divine prévoyait l'importance que cette question de l'enseignement populaire prendrait au dix-neuvième.

S'il y a en effet un point sur lequel, peut-être pour des raisons diverses, tout le monde, républicains et monarchistes, chrétiens et libres-penseurs, soient aujourd'hui d'accord, c'est sur la nécessité d'instruire le peuple. Je ne vous rappellerai pas ce cri éloquent qu'arrachait à un homme d'Etat anglais une extension